

114 : Worms : Empereurs, Zohar, Luther et Nibelungen

3 avril 2010

Worms n'est pas un amas grouillant de virus informatiques. C'est, avec Trèves, la plus ancienne ville d'Allemagne. Qui l'aurait cru ? Les 300 000 visiteurs annuels contraignent les habitants actuels du centre ancien à s'accommoder du fait que le passé de leur ville est bien plus attrayant que son présent. Il en est ainsi de bien des villes, dans le monde entier. Cassandre a eu l'occasion d'en entrevoir un certain nombre. Plusieurs d'entre elles exhibent avec une fierté suspecte, de plus en plus génératrice de gros sous, ce que les habitants de jadis étaient capables de faire et dont ceux d'aujourd'hui seraient bien empêchés. Alors, reste aux vivants à « valoriser le patrimoine », c'est-à-dire à gagner de l'argent aux dépens de la vertu des morts. Cette observation pourrait tout à fait s'appliquer à nombre de villes françaises, dont certaines sont devenues des spécialistes de ce qu'on appelle, dans les concours de muscles, la « gonflette », pratique qui consiste à s'inventer des muscles que l'on n'a pas en abusant d'artifices et de répétition bornée d'exercices de ravalement et de réjuvenation cosmétique.

On peut le lire dans les bons ouvrages, le géographe urbain novice doit s'intéresser à l'organisation spatiale et aux réseaux, aux paysages (zurbains), aux sites (zurbains) et à la ségrégation (zurbaine). Il n'a pas beaucoup le temps de s'intéresser à autre chose. C'est écrit en toutes lettres : la géographie étudie le plan des villes, la fonction des quartiers, le pavillon ou la barre, les lieux d'échange et les échangeurs construits pour que l'on ne se rencontre pas et que l'on n'y échange rien. Les villes doivent être classées en types, les types selon des critères, les critères selon les civilisations, les civilisations selon les préjugés qu'on en a. On doit en mesurer l'étendue, la vitesse de croissance, la pousse en hauteur, le chevelu des itinéraires et la mentalité du vécu cartographié, avant d'en vérifier les alignements le long d'accidents naturels ou les regroupements en amas planétaires. Pour bien faire, il faut même examiner leur hiérarchie et savoir en outre distinguer le centre-ville de la ville centre, le centre démographique du centre historique, ne pas confondre CBD et favela, le POS et le PLU et plein d'autres belles choses aussi. Pour quel objectif ? Pour construire quelle science ? Autant une description du monde peut faire l'objet de travaux sans fin, autant les limites de l'explication du réel sont difficiles à atteindre tant qu'elles ne sont pas définies. C'est pourquoi il n'est pas facile de savoir quoi faire avec une ville quand on se trouve en face d'elle. Seuls quelques géographes ont su cultiver une empathie urbaine qui donne envie de les suivre.

Les Celtes s'étaient établis jadis à Worms, au bord du Rhin, puis les Romains. La *Borbetomagus* romaine fut appelée au Moyen Âge *Vormatio*. Rois et princes de l'Église en firent alors une de leurs résidences favorites. La première cathédrale consacrée en 1018, rebâtie un siècle plus tard pour l'honneur des Staufen, abrite les restes du duc Conrad le Roux, tombé aux côtés du roi de Germanie Othon le Grand à la bataille du Lechfeld qui, en 955, mit un terme aux invasions magyares. Il est bon de savoir que les Magyars, même moins nombreux, même plus de mille ans plus tard, sont arrêtables... Le Lechfeld, une frontière !

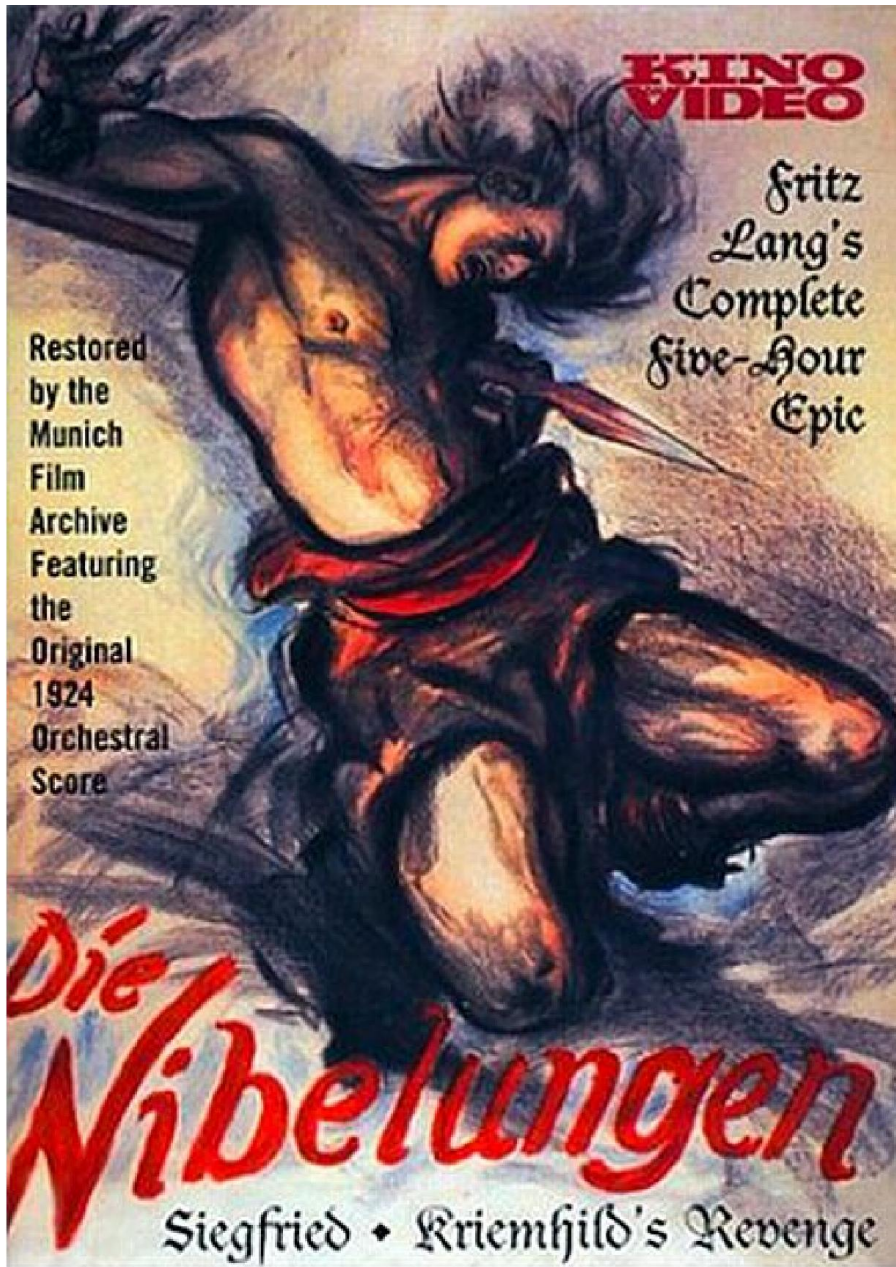
Le 23 septembre 1122 fut signé par le pape Calixte II et l'empereur Henri V le concordat de Worms, connu des étudiants en géographie qui, il y a cinquante ans, devaient se montrer dignes des historiens de profession en passant le certificat de licence d'histoire médiévale dans les mêmes conditions qu'eux. Heureux temps ? Worms mit fin à la querelle des Investitures, ce que disaient les livres d'histoire du temps jadis, avant 1968. Ville impériale à la fin du XIVe siècle, siège des *Reichstage*, les diètes d'Empire (non, rien à voir avec l'alimentation) c'est dans ses murs que devant les notables du Reich, princes électeurs,

archevêques, comtes palatins, margraves, représentants des villes impériales libres, Martin Luther (pas King) refusa devant l'empereur de réfuter ses écrits. En ce lieu naquit la Réforme, en avril 1521. Autre frontière.

Ville impériale veut dire ville riche. Donc lieu à piller, ce qui fut fait à partir de 1618. Son commerce mit cent ans à se relever des combats de la guerre de Trente ans, bien que la plupart de ses édifices aient été encore debout en 1648. À l'époque, sauf incendie malencontreux, on épargnait les bâtiments lors des mises à sac, qui concernaient la population des maisons riches. Notre temps a fait mieux : tous les bâtiments de Worms ont éclaté sans discrimination sous les bombes « alliées » pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il s'agissait, aurait-on dit en 2001, de « terroriser les terroristes ». Ce que l'on voit aujourd'hui est du remontage d'après-guerre, de manière à donner à nos contemporains l'illusion de la linéarité historique. La foule aime jouir de l'idée du passé, fût-il arrimé au sol par du béton armé.

Worms impériale et riche avait été aussi une ville juive. Les pierres actuellement visibles de la synagogue, qui fut la plus ancienne d'Allemagne, ont été remises en ordre en 1960, mais les premiers juifs avaient installé une communauté dès le Xe siècle. Ceux qui la perpétuèrent furent totalement anéantis par les nazis. Il en reste les étoiles de David de l'ancien cimetière et les petits cailloux alignés sur les stèles. Si l'on tourne autour du lieu en ayant l'air de chercher quelque chose, alors que l'on tente de déchiffrer trois lettres d'alphabet, une petite personne apparemment polyglotte jaillit dans l'instant pour proposer son aide et, trois mots plus tard, on est en train d'apprendre que Worms aurait été le lieu de naissance du hassidisme. Toute information doit être vérifiée, mais sur le champ on ne peut qu'écouter. Pour peu que le visiteur soit disposé à entendre un tourbillon d'informations, il recevra des rafales de sourires angéliques et une pleine hotte de noms et de notions, vaguement entendus ici ou là : l'ésotérisme de la main, l'interprétation des rêves, les deux Kabbale..., mais surtout le Zohar, imprimé pour la première fois à Crémone et Mantoue en 1558, paraît-il, envoyé de là à Francfort, passé à Worms, objet d'une grande dispute avec Spire...(accusations de sorcellerie) mais d'un grand succès en revanche à Prague, où de saints hommes auraient pris l'habitude d'accueillir tous les déshérités du monde... Et puis on passe à la franc-maçonnerie, au rite écossais, aux maçons d'Amérique dans un tourbillon d'idées et de faits. Heureusement, une pluie fine...

On dit aussi à Worms qu'en 1200 un poète inconnu écrivit une épopée racontant l'ascension et la chute de l'empire des Burgondes. *L'anneau des Nibelungen* l'a fait connaître au monde entier. Siegfried, Krimhilde, Hagen et cent autres figures légendaires du mythe national allemand par excellence seraient nés là. Ach ! Wagner ! Noms des rues, monuments et journées historiques des week-ends d'été ne sont que référence à l'ancienne légende. Mieux vaut se rendre à Worms en hiver, pour prendre de la ville une vue « normale », pour ressentir la vie dans ce qu'elle a de vraiment urbain, sa quotidienneté. Il y a un monde entre l'intérêt du géographe et les fulgurances des esthètes de carnaval dont sont pleines les agences de tourisme. Enfin... il devrait. Mais puisque les villes de plus en plus souvent veillent à se valoriser à partir de leurs « racines », une montée sur les tours des anciennes fortifications s'impose : on y voyage pour de bon dans le monde du mythe grâce au Musée des Nibelungen, avec retour rythmé au réel par les meurtrières visant la campagne embrumée. Personne, visitant Worms, ne peut et ne doit y échapper.



La mort de Siegfried
Source : yovideo.net.fr

Créé en 2001, ce musée mérite absolument la visite, car les objets qu'il présente sont entièrement virtuels. Il est consacré aux Nibelungen, et chacun sait, avec un minimum de réflexion, qu'une légende ne laisse de traces que celles qu'invente l'esprit humain. Et pour une légende, c'en est une, en diffusion mondiale : de la feuille de tilleul à la substitution d'époux lors de la nuit de noces, de la reine qui, par vengeance, couche avec le roi des Huns, Attila en personne, avant de trancher la tête de l'assassin de son premier mari, on en a pour un bon poids de cris, de sang et de fureur. À Worms, une rumeur un jour s'enfla : un immense trésor était enfoui sous la ville, dont le joyau était un anneau d'or, réputé donner à son détenteur de l'amour, de la joie et de l'or en quantités inépuisables, à la seule condition qu'il ne serve jamais à affirmer quelque pouvoir que ce soit. Cette restriction montre bien qu'il s'agissait d'une légende, ce que confirme la suite du récit en trente-neuf chants puisque, comme dans la réalité, les puissants du temps s'entretuèrent pour posséder l'anneau.

Cassandre recommande au visiteur, équipé d'un casque audio, d'entrer d'un cœur pur dans la tour du Regard, puis de passer sans peur par le Chemin de ronde pour atteindre sain et sauf la Tour de l'Écoute. Seuls les fourbes, les doucereux, les envieux, donc nombre d'universitaires, peuvent s'inquiéter un instant de recevoir, dans la pénombre, d'un coup tranchant la rançon de leurs hypocrisies. Depuis la tour du Regard, le visiteur aura vu scintiller à travers des ouvertures opportunes un sceptre d'or et des dizaines de tableaux montrant la manière dont le mythe s'est développé depuis ses racines pré-chrétiennes jusqu'à son utilisation raciale par les nazis dans les années 1930. La musique huile sans cesse le parcours. Revenu au jour et contraint de se serrer dans un chemin de ronde couvert reliant deux tours sur le haut des remparts - les soldats de jadis, tout équipés, étaient manifestement moins largement fessus que nos contemporains -, le visiteur passe lentement devant des meurtrières où évolue la ville sur une trame sonore et une iconographie explicative placée sur des panneaux ad hoc.

Le regard porte ensuite sur toutes les dimensions littéraires, artistiques, politiques et religieuses du mythe des Nibelungen. Il ne faut pas hésiter à y passer du temps. On le sait, l'affaire est complexe et engage quasiment l'histoire de l'Europe. L'escalier du dernier étage débouche sur une salle panoramique où le visiteur est invité à contempler le pays où se déroula la légende, qui s'étend de l'Islande aux steppes asiatiques en traversant le pays des Burgondes. Le texte du XIII^e siècle, dans sa langue d'origine, est aimablement traduit dans les écouteurs pour rendre l'intention du musée un peu compréhensible au visiteur oublieux des détours de la Tétralogie.

La dernière étape du parcours mène à une salle cylindrique de neuf mètres de diamètre qui se trouve sept mètres sous le musée. Elle est entourée d'un écran circulaire de près de 360°. C'est là que le visiteur accède enfin au trésor virtuel des Nibelungen. Dans son casque sonne un quatuor vocal surimposé à une musique électronique. Sur l'écran circulaire, les monuments du Worms détruit flottent au-dessus de l'espace du mythe, qui engendre en continu des images issues du sceptre vu dans la première tour. Invité à manipuler lui-même cet environnement virtuel, le visiteur passe de la ville vue par-dessous à un espace poétique, du visible à l'invisible, du temps courant à l'éternité du mythe. Images de synthèse et composition musicale chaque fois originales sont régies en temps réel par des ordinateurs obéissant aux manipulations du visiteur actionnant le système. On s'étonne, à la sortie, que les auteurs de ces virtualités soient bien vivants : Olivier Auber et Bernd Hoge de l'Atelier A+H de Paris. Surtout, on admire que, de toute cette géographie urbaine, quand s'éteint soudain la lumière, les murs inertes et sombres ne portent aucune trace.

Cassandre